

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 64 (1926)
Heft: 25

Artikel: Scie mélodique
Autor: St-Urbain
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-220351>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 15.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Il est certain que ces livres contiennent de descriptions vraies et gracieuses, des scènes pleines de verve qui nous captivaient, des personnages bizarres qui, par leur manière de s'exprimer, nous amusaient ; mais le grand succès des livres d'Urbain Olivier, auprès de nous, il fallait le chercher dans le fait que ces tableaux champêtres pleins de vérité et de fraîcheur sont l'expression exacte de notre propre vie nationale.

Ce qui nous plaisait à nous autres, jeunes Vaudois et Vaudoises, c'est qu'Urbain Olivier nous parlait notre langage ; nous y retrouvions notre vie de tous les jours ; ces campagnes, c'étaient les nôtres ; nous nous reconnaissons dans ses personnages, nous y reconnaissons ceux qui nous entouraient.

Et puis, c'est simplement, qu'il nous parlait, avec son cœur, un des plus nobles cœurs qui aient battu ; il nous parlait en ami qui connaît la source du vrai bonheur et veut y conduire les autres.

Avec quelle délicatesse exquise il décrit les sentiments tels que l'amour, par exemple, avec quel art il en suit le développement ; comme il sait faire parler la nature vraie, cachée dans les replis les plus intimes de l'être moral ; une marche sûre qui conduit au bonheur et au repos. Comme tout cela nous élevait et nous rafraîchissait.

Laquelle d'entre nous n'aurait voulu être Rosette et trouver un Charles Maubert. Ou l'industrielle Ferdine, ou bien encore Hélène, la fille du régisseur. Combien n'avons-nous pas rêvé de ces héroïnes ! Il est vrai qu'elles sont bien parfaites et que nous soupirions parfois de notre infériorité, en nous comparant à elles ; mais chacune, sans doute, dans le secret de son cœur, espérait rencontrer un Hermann.

Que de leçons donnent les personnages d'Urbain Olivier, caractères pittoresques et originaux : David Charnay, l'orphelin marchant dans la vie d'un pas ferme et réussissant par sa droiture et sa persévérance à créer un établissement prospère ; Adolphe Mory, qui arrive, en surmontant bien des obstacles, à accepter la vie franchement, telle qu'elle est et à se rendre utile dans son village ; Joseph, l'ouvrier type du cultivateur intelligent et actif ; Jean Laroche nous montrant par son exemple que la position sociale et la fortune ne font pas la réelle distinction, mais oui bien le caractère, les sentiments élevés, la conduite honorable ; tous ceux-là, d'autres encore, sont par leur exemple, au milieu des luttes de la vie, autant d'appels à l'énergie virile que rien ne peut abattre.

Il y a dans les enseignements d'Urbain Olivier de quoi faire réfléchir ceux qui, mécontents, troublés peut-être dans leur esprit, soupirent après un état de choses meilleur.

Toutefois, en jugeant à nouveau l'œuvre d'Urbain Olivier, après bien des années, sans que pour cela le charme des scènes décrites par cet écrivain n'en soit diminué, non plus que leur fraîcheur, nous nous demandons si une certaine monotonie, un type uniforme chez ses fiancés, ne rendent pas ceux-ci quelque peu distants aux yeux de notre jeunesse que la vie a rendue plus avide d'ardeur démonstrative que nous ne l'étions. Les fiancés d'Urbain Olivier parlent toujours le même langage, ils manquent d'une individualité mouvementée.

Une des plus belles définitions de l'amour s'exprime ainsi : « Aimer, c'est se donner aux autres, se détacher de soi ». Cela est surtout vrai de l'amour réciproque de deux âmes qui se préparent à faire ensemble le voyage de la vie. L'amour se fonde sur la sympathie, c'est l'accord des sentiments, l'harmonie des pensées et des desirs, « c'est l'unité du dedans qui nous amène à souhaiter passionnément de confondre nos vies ». C'est cette passion qui semble manquer aux héros d'Urbain Olivier. Ils sont raisonnables, mais la raison étouffe un peu trop en eux la passion, l'enthousiasme, le ravissement de deux êtres qui entrent dans une existence pleine de charme.

Il n'est certes pas à désirer que ces amoureux

¹ P. Duplan-Olivier : Urbain Olivier et son œuvre comme moraliste.

soient moins raisonnables, mais qu'ils ne soient pas seulement cela, que l'enthousiasme parle plus haut.

Peut-être ce défaut est-il une des raisons pour lesquelles la jeunesse d'aujourd'hui ne lit plus Urbain Olivier ? Son idéal à lui, n'était pas une jeunesse bruyante, remuante, mais paisible, réfléchie, prudente, ayant la sagesse qu'on acquiert ordinairement plus tard : c'est ainsi qu'il a compris et voulait la jeunesse.

Nous comprenons une jeunesse à la vie exubérante, aux muscles vigoureux, aux passions nobles ; mais nous pensons qu'elle aurait cependant tout à gagner à lire, dans ses moments de loisir, ce qui plaisait à notre génération, plus calme, mais plus enthousiaste et qu'elle trouverait dans la lecture des livres d'Urbain Olivier, une douce sérénité, des leçons salutaires, des exemples sains et réconfortants.

Puisse ces lignes, adressées aux parents, aux mères, en particulier, les engager à mettre à la portée de leurs fils et de leurs filles, les romans d'Urbain Olivier pour les leur faire comprendre et aimer, comme nous les comprenions et les aimions.

Mme David Perret.

Consultation. — Docteur, je voudrais savoir si j'ai encore de nombreuses années à vivre.

- Vous êtes marié ?
- Non, docteur.
- Pas d'enfants, alors ?
- Non, docteur.
- Vous fumez ?
- Non, docteur.
- Pas d'excès de table ?
- Non, docteur.
- Vous buvez
- ...De l'eau.
- Vous faites un peu la fête ?
- Non, docteur.
- Alors, pas de vice, pas de défaut, dans ces conditions...
- Dans ces conditions, vous croyez que je peux espérer...
- Dans ces conditions, je me demande ce que ça peut bien vous faire de vivre longtemps.

UNE QUESTION DE RACE

H ! M. Batifol, me dit le coiffeur chez lequel j'ai l'habitude de me rendre deux fois par semaine pour me faire râcler le menton, j'ai le plaisir de vous informer que, désormais, vous n'attendrez plus dans ma boutique, je me suis adjoint un aide.

Il interpella aussitôt un grand garçon qui jouait aux gnus sur le trottoir d'en face avec d'autres gamins.

— Félix ! arrive ici que je te présente à un client.

Le gosse lâcha en bougonnant sa partie, entra dans le sombre salon de coiffure en clignotant des yeux qui étaient encore tout éblouis par le soleil qui régnait au dehors.

— Voilà mon aide, dit le coiffeur en le poussant vers moi ; c'est l'un de mes neveux, un gamin fort intelligent et qui réussira s'il le veut. Il commence aujourd'hui son apprentissage ; dans un an ou deux, je serai tranquille. Il a déjà quatorze ans, bien qu'il ne les paraisse pas. Alons Félix, passe la serviette au cou de Monsieur, aiguise ton rasoir comme je t'ai montré à le faire, savonne le visage.

L'enfant, après avoir reniflé commença à passer le rasoir sur le cuir avec une maladresse qui suffit à me prouver qu'il avait peut-être des dispositions pour l'état de coiffeur, mais qu'il n'avait pas la vocation.

A chaque instant, il tournait la tête du côté de la rue et criait aux gamins qui poursuivaient leur partie de gnus : « Patientez un moment, j'arrive ; j'expédie le client et je retourne à la partie.

Il me savonna tant bien que mal pendant que son oncle, occupé par un autre client, nous racontait qu'il faisait de l'élevage de lapins, mais qu'il aimait par-dessus tout les chiens. J'en ai deux superbes, disait-il.

— Pure race ? demanda l'autre patient pour paraître s'intéresser à ce qu'il racontait.

— Non, mais ça ne les empêche pas d'avoir toutes les qualités et d'être on ne peut plus in-

telligents. La question de race, c'est de la blague. Ma mère à moi, était de Berne, mon père était d'ici, et vous le voyez, je suis aussi intelligent qu'un autre.

Le neveu s'était mis à la besogne. J'avais l'impression qu'il arrachait ma barbe plutôt que de la couper.

L'oncle, lâchant son client vint voir ce que faisait son phénomène, lui donna des conseils :

— Allons, ne tiens pas ton rasoir si droit... ah ! qu'est-ce que je te disais, tu vois, tu viens d'enlever un beefsteak à Monsieur..., pas si près de l'oreille, voyons, tu vois bien que tu viens de détacher le lobe... Près du nez, fais bien attention à l'aile, ne la coupe pas... allons, bon, voilà ce que je craignais... Fichu maladroit... Tu as encore une gaffe à faire, au tournant du menton, c'est là le plus difficile, essaye voir de l'éviter pour racheter tes autres fautes... Crac, une entaille, ça y est, tu n'en as pas raté une. Je ne te félicite pas. Regarde la tête de Monsieur ; il saigne comme un bœuf qui sort de l'abattoir, tu n'as pas honte ? Tu t'es trop pressé. Je sais bien qu'il faut que le métier « rentre », mais je crois que tu auras beaucoup à faire pour acquérir une grande sûreté de main.

Le gosse sans en écouter davantage m'avait laissé en plan et avait rejoint la troupe des gamins avec lesquels il faisait sa partie de gnus.

— Ça ne pense qu'à jouer, conclut le coiffeur, c'est jeune, ça n'a pas la tête à ce que ça fait. Et puis, son père est charcutier et le travail que ce galopin vient d'accomplir me prouve qu'il aurait eu peut-être plus de dispositions pour le métier de son père. On a beau dire : « bon chien chasse de race ».

LES POIS

Un jongleur demanda la permission d'exécuter devant Louis XII un tour d'adresse tel qu'on n'avait pas encore vu le pareil.

Le roi consentit, et notre homme se présenta, portant une écuelle pleine de petits pois détremés et amollis dans l'eau. Ensuite, il dit à une personne de tenir une aiguille à quelques pas devant lui, et se mit à lancer ses pois, l'un après l'autre, avec tant d'adresse que tous s'enfilaient dans l'aiguille. Louis XII lui dit : « Mon ami, je conçois que vous avez pris beaucoup de peine et que vous avez mis beaucoup de temps pour acquérir une aussi prodigieuse adresse ; il est donc juste de vous en dédommager. »

Alors le roi parla à un de ses pages qui sortit et revint apportant un sac assez lourd. Le bateleur était ravi, il s'imaginait que ce sac était rempli d'or. Mais, lorsqu'il l'eut ouvert, il y vit... des petits pois.

Louis XII avait pensé, avec raison, que c'était assez récompenser un talent qui n'est d'aucune utilité pour la société.

SCIE MÉLODIQUE

Il existe, depuis peu, un nouvel instrument de musique : c'est la scie mélodique. Ne croyez pas à une plaisanterie, je vous prie. Cet engin mélodieux est visible chez M. X. en notre bonne ville. C'est la lame d'acier, aux dents voraces, que le boucher emploie pour scier l'os que Sophie demande toujours pour le chien de Monsieur, quand elle va quérir un rôti.

Avez-vous oui ce grignotement, cette friction acier contre os ?... Votre moelle épinière, ainsi que les nerfs de vos molaires ont-ils tressailli, vrillés par cette sonorité incongrue ?... Malgré ces fâcheuses apparences, la scie égoïne est appelée au plus bel avenir. Pour en jouer avec quelque succès, on attend que sa croissance ait atteint environ 60 cm. Alors, on empoigne courageusement la bête, non, pardon !... la lame par les dents, on la pince entre ses genoux. A petits coups d'un marteau feutré, on frappe la surface bleuie, tandis que, de la senestre, on fait onduler la maigre échine de l'instrument.

On obtient des sons que l'on peut qualifier, sans exagération, de sérapiques. Cela oscille entre la harpe et le piano, avec des résonnances de violon qui vous vont droit à l'âme. Le compositeur qui, le premier, introduira dans le répertoire

des concerts des morceaux pour scie et piano, ou dans un quatuor : piano, scie, flûte et tambour, est sûr de conquérir la gloire en peu de jours. Mieux il mènera la scie, plus vite il atteindra le but que se propose un musicien conscient: émouvoir son auditoire.

L'un émeut les sens avec des valse voluptueuses, l'autre fait se hérissier le système capillaire des mélomanes par des harmonies imprévues. Parfois, on voit le public, après quelques mesures, se mettre à vagir comme de jeunes babies... Notre virtuose-compositeur, — celui qui tient en main sa bonne scie mélodique, — celui-ci sera glorieux entre tous. Ses auditeurs sur les dents ne perdront pas une vibration de cet outil sonore.

Après l'égoïne du boucher, viendra la scie des carriers. La scie circulaire, mordant au cœur du jeune chêne, aura aussi des sonorités étonnantes. Pour ne pas faire la scie à mes lecteurs, je termine.

St-Urbain.

UNE DECEPTION.

La jeune Jeanneton était vive et jolie, Et de se marier elle brûlait d'envie.

Un jour qu'elle marchait, rêvant d'un amoureux, Son pied heurte contre une pierre; Elle fait un faux pas, tombe dans la rivière; Mais un sauveteur vigoureux

La retire, en plongeant, de ce lieu dangereux.

Sitôt qu'elle fut revenue De son évanouissement, Qui n'avait duré qu'un moment, Elle dit d'une voix émue:

— Je veux épouser mon sauveur;

Pour un tel dévouement je ferai son bonheur;

D'un amour véritable il m'a donné la preuve.

En me tirant du fond du fleuve.

— Mais vous ne pouvez l'épouser, lui dit-on.

— Serait-il marié? — Non, assurément, non.

Car c'est un chien de Terre-Neuve.

— Hélas! soupira Jeanneton,

De mon premier mari, me voilà déjà veuve!

LE FEUILLETON



L'HERITAGE

Tante Louise pleurait, sans prononcer une parole, tandis que sa belle-sœur l'exhortait à ne pas se rendre malade par son chagrin, mais à se montrer reconnaissante d'une mort aussi douce.

Je serai dans les miennes les mains tremblantes de ma pauvre amie et lui rappelai, pour calmer sa douleur, combien de fois j'avais entendu celui qui n'était plus, prononcer des paroles de bénédiction à l'adresse de la fille dévouée et fidèle qui lui avait consacré sa vie.

Deux jours après, les restes mortels du grand-père franchissaient pour la dernière fois le seuil de sa maison.

Je suis allé, il y a quelques jours, rendre visite à Mlle Louise que j'ai trouvée en compagnie de Georges et d'Elisa. Je m'arrêtai un moment auprès d'eux et les jeunes mariés qui me traitent en ami, ont repris leur conversation interrompue par mon arrivée.

— Oui, tante, a dit Georges, nous vous engageons une fois de plus, Elisa et moi, à tenir enfin vos engagements envers François! Le grand-père, chacun le sait, a désiré souvent qu'il vint demeurer dans la maison et il l'a dit maintes fois! Le sachant, ni la famille, ni tante Adèle elle-même ne saurait trouver à redire à votre mariage.

— J'y suis décidée, répondit Mlle Louise en levant les yeux sur moi, comme pour me prendre à témoin les paroles. François m'a attendue; je suis libre aujourd'hui de lui consacrer la fin d'une vie que nous aurions dû passer ensemble: nous nous marierons sans bruit le plus prochainement possible!

— En avez-vous déjà informé tante Adèle?

— Non, pas encore; nous lui annoncerons cette nouvelle par écrit, et quoiqu'elle dise, j'irai demeurer avec François.

Le lendemain, elle écrivit à sa sœur ce qui suit:

« Chère Adèle,

« Je sais que tu n'as jamais eu de sympathie pour François: il ne possède rien, mais personne ne pourrait nier qu'il est honnête et travailleur.

« Il compte sur moi depuis bientôt trente ans; je ne dois pas le laisser attendre davantage. Nous avons

fait ensemble notre première communion et j'ai croisé bien que nous nous aimions déjà alors. Notre affection a survécu aux années, aux mauvais vouloir; et nous voulons passer ensemble nos derniers jours.

« François ne m'a jamais détournée du devoir qui me retenait auprès de notre père: aujourd'hui, je suis libre et nous n'avons plus de raison pour rester séparés l'un de l'autre. Georges et sa femme approuvent notre décision et ton assentiment, je n'en doute pas, nous est assuré. Veuillez nous le dire au plus vite: je ne pourrais être heureuse que si tu es favorable à nos vœux.

« Ta sœur affectonnée;

Louise. »

La réponse, sur laquelle reposait l'espoir des deux vieux amis, fut une déception cruelle:

« Chère Sœur,

« En recevant ta lettre, je me suis demandée si tu possédais encore tout ton bon sens. Comment?... à ton âge, près de la cinquantaine, tu songerais à te marier, à te mettre à la portée des critiques et des moqueries du village entier? Je ne suis pas surprise que Georges et sa femme approuvent une chose aussi insensée; s'ils avaient la moindre expérience de la vie, ils chercheraient plutôt à te détourner d'une idée folle que je désapprouverai toujours! Mais peu leur importe que ton mariage nuise à leurs futurs intérêts! Heureusement que les enfants d'Auguste envisagent la vie avec plus de sérieux et je t'avise qu'ils s'en trouveront bien, plus tard!

« Quant à François Michaud, s'il n'était un vieil original, habitué à faire seul son ménage, il comprendrait que lorsqu'on commence à avoir des cheveux gris, on ne pense plus à prendre femme. Dis-le lui de ma part. Je ne me suis pas mariée!... et sache le bien, je ne m'en trouve pas plus mal!

« De plus, il est possible que je rentre bientôt à la maison, car je commence à me fatiguer! Lorsque j'arriverai, tu ne voudrais pas, je pense, que je ne trouve personne pour vivre avec moi? Tu vois donc ce que tu as à faire; et, si je t'écris plus longuement qu'il n'est nécessaire, c'est que je compte l'avoir amenée à renoncer à un projet dont je ne veux plus entendre parler.

Ta sœur Adèle. »

Tante Louise avait souvent versé des larmes au cours de sa longue attente, mais jamais encore avec l'amertume et le profond découragement qui l'envahirent alors.

— Que dira François? Qu'advient-il de lui? Tant de fois il m'a répété que sa vie solitaire lui est à charge! où vais-je prendre le courage de lui communiquer cette réponse? Et d'un autre côté, comment braver la volonté de ma sœur?...

François fut bouleversé par le refus qui le condamnait à l'éternelle solitude: il se décida à plaider sa cause lui-même et envoya à Genève ces lignes:

« Chère Adèle!

« Toute ma vie, j'ai aimé Louise; et, patiemment je l'ai attendue! Ah! Si vous saviez ce que c'est de vivre seul, toujours seul, chaque jour pendant tant d'années, vous ne désapprouveriez pas notre projet: car continuer la vie dans les mêmes conditions, serait pour moi pire que la mort. Je connais trop Louise pour ne pas être certain qu'elle serait malheureuse en agissant contre votre volonté; aussi, je vous supplie d'avoir égard à notre longue épreuve et de ne pas rompre les liens qui vous unissent à elle, si elle consent enfin à remplir envers moi des promesses anciennes et sacrées. Répondez-nous « oui », chère Adèle! Ne vous opposez pas à notre tardif et court bonheur.

« Votre dévoué François Michaud. »

Un mois entier s'écoula sans apporter la réponse attendue et chaque jour François venait demander à Louise si, de son côté, elle avait reçu des nouvelles.

— Ce retard, disait-il, me semble un mauvais présage, me fait craindre que nous n'ayons rien de bon à attendre. Et je n'ose envisager la continuation d'une telle vie! Oh! Louise, n'auras-tu pas le courage de te passer de l'assentiment de ta sœur en pensant au sort de ton vieil ami qui, sans toi, n'a personne au monde?

— Tu connais ma sœur, François; tu sais quelle autorité elle a prise sur la famille et sur moi en particulier! Elle n'est pas mauvaise au fond, mais absolue dans ses volontés; d'autre part, l'esclavage des apparences et du « qu'en dira-t-on ». Aussi notre mariage qui ne procurerait, à elle et à la famille d'Auguste ni gloire ni profit, ne peut lui plaire. Et si je te demandais d'attendre encore, que dirais-tu François?

— Je te dirais, ma pauvre amie, que je ne le puis plus!... Attendre quoi? la vieillesse sans ta présence, sans ta voix pour m'encourager; puis, la mort

sans toi, sans ta chère main pour me fermer les yeux!... Non, Louise, n'attendons plus! N'as-tu pas dit à Georges et à Elisa: « Quoique ma sœur dise ou fasse, j'irai demeurer avec François ». Tu as bien prononcé ces paroles, Louise, n'est-ce pas?

— Oui, c'est vrai! je l'ai dit!... Si dans quelques jours nous sommes encore sans réponse, nous hâterons notre mariage. Es-tu content maintenant, François?

(A suivre.)

C. R.

Arithmétique enfantine. — La grand-mère:

— Dis-moi, Lili, si je te donne un bonbon et si ton grand-père t'en donne deux, combien de bonbons auras-tu?

— Trois! dit sans hésiter Lili, dont les yeux brillent de convoitise.

— C'est très bien, mon trésor. Mais si tu en donnes un, toi, à ton petit frère, combien est-ce qu'il t'en restera?

Lili se rembrunit à l'idée d'un partage. Puis elle réfléchit un moment, et répond d'un ton résolu:

— Il n'en restera pas, bonne maman.

— Comment, il n'en restera pas?

— Non, je me dépêcherai de manger les deux autres...

Théâtre Lumen. — Afin de faire apprécier, dans des genres absolument différents, le réel talent de Ronald Colman, un artiste étonnant autant que fantaisiste, la Direction du Théâtre Lumen présente, cette semaine, la meilleure création à ce jour de cet artiste: **L'Ange des Ténèbres**, merveilleux film artistique et dramatique en 5 parties, mis en scène par Georges Fitz Maurice. Au même programme: **Zigotto gagne le grand prix!** et **Félix visite l'Ouest!**, nouvelle série de dessins animés. Le Ciné-Journal suisse et le Pathé-Revue. Tous les jours, matinée à 3 heures, soirée à 8 h. 30. Dimanche 20: matinée ininterrompue dès 2 h. 30.

Royal Biograph. — C'est donc cette semaine que passera, au Royal Biograph, une œuvre des plus populairement connue des grands et petits: **La Mendiant de St-Sulpice**, grand drame en deux époques, d'après le superbe roman de Xavier de Montépin, interprété par Mlle Suzanne Révonne, de la Comédie Française, M. Desjardins, de la Comédie Française, Mlle Gaby Morlay, Mlle Andrée Lionel, M. Charles Vanel, M. Gaston Modot, M. Camille Bardou et M. Schultz, et dont la mise en scène a été confiée à M. Charles Burguet. Chacun voudra suivre les aventures de la malheureuse Jeanne Rivat, la mendiant de St-Sulpice, du non moins pauvre être qu'est Henriette Rollin, applaudir au dévouement et au courage de l'abbé d'Areyens, et suivre, dans leurs mystérieuses combinaisons et jusqu'à leur châtiment, les trois traîtres, qui ont noms: Gilbert Rollin, Servais Duplat et Gaston Depréty. Cette semaine: Ire époque: Septembre 1870. Au même programme, mentionnons encore **Zigotto Roi!** 25 minutes de fou-rire, **A travers le Seethal**, documentaire et le Ciné-Journal suisse, actualités mondiales et du pays. Tous les jours, matinée à 3 h., soirée à 8 h. 30. Dimanche 20, matinée ininterrompue dès 2 h. 30.

Pour la rédaction: J. MONNET
J. BRON, édit.

Lausanne — Imp. Pache-Varidel & Bron.

Adresses utiles

Nous prions nos abonnés et lecteurs d'utiliser ces adresses de maisons recommandées lors de leurs achats et d'indiquer le *Conteur Vaudois* comme référence.



POUR OBTENIR DES MEUBLES

de qualité supérieure, d'un goût parfait, aux prix les plus modestes.

Adressez-vous en toute confiance à la fabrique exclusivement suisse

MEUBLES PERRENOUD

SUCCURSALE DE LAUSANNE: Pépinet-Gd-Pont

CAISSE POPULAIRE D'ÉPARGNE et de CRÉDIT

Lausanne, rue Centrale 4

CAISSE D'ÉPARGNE 4 1/2 %

Dépôts en comptes-courants et à terme de 3 % à 5 %
Toutes opérations de banque

TIMBRES POSTES POUR COLLECTIONS



Choix immense
Achat d'anciens suisses 1850-54
Envoi prix-courants gratuits

Ed. ESTOPPEY
Grand-Chêne, 1 Lausanne